

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

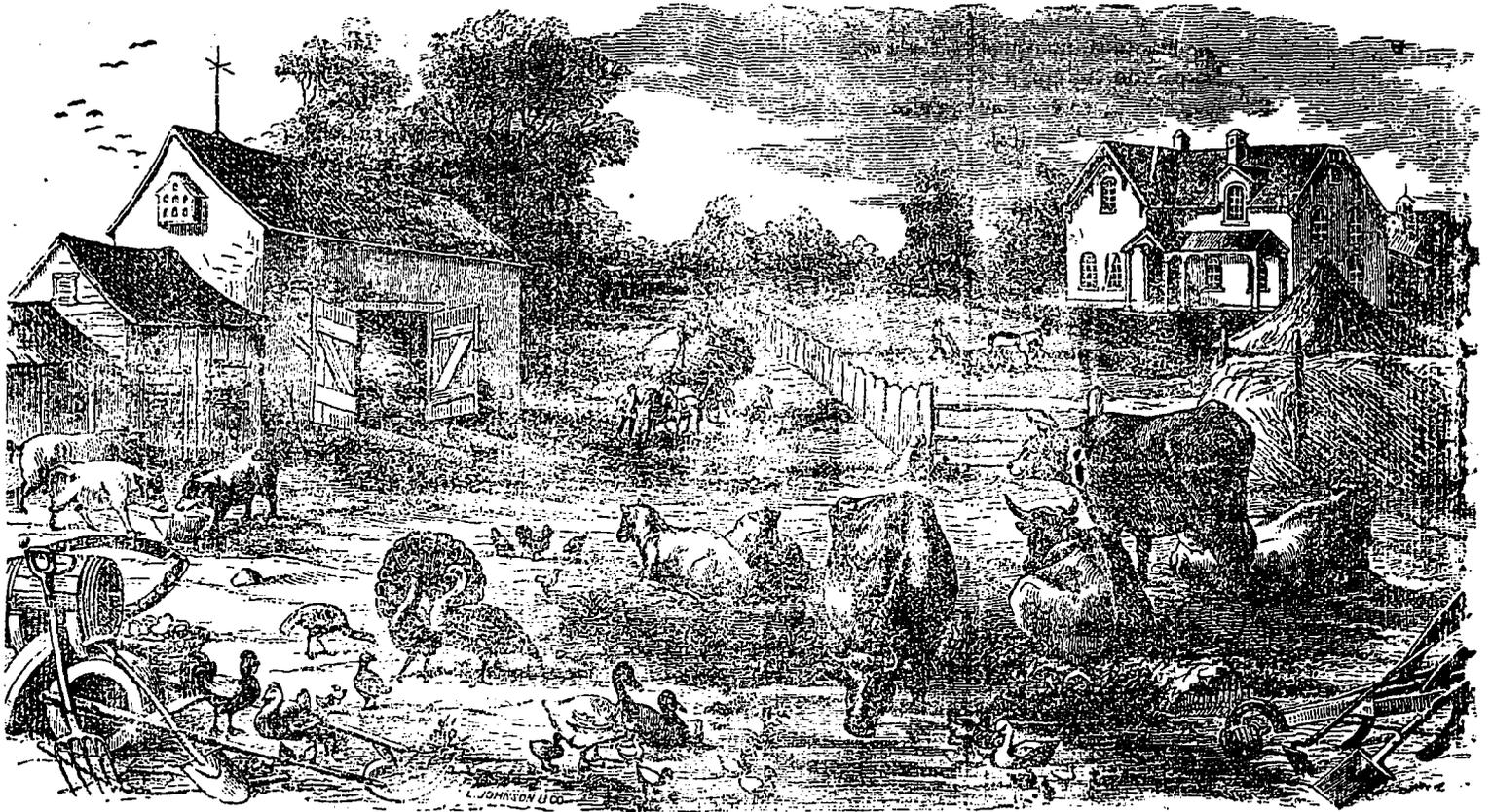
Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



JOURNAL D'AGRICULTURE.

Après avoir créé l'homme, Dieu le plaça dans le Jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.—[Genèse, II, 15.]

Heureux les cultivateurs, s'ils savaient apprécier les avantages de leur condition.—[Virgile.]

Vol. 1 St. Hyacinthe,—Province de Québec —Mercredi, 13 Juillet 1870. No. 41



JOURNAL D'AGRICULTURE.

Conditions.—L'abonnement sera de Un'Ecu pour un an d'avance; quand il ne sera pas payé d'avance l'abonnement sera de \$1. On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Toute personne qui organisera un club de 50 abonnés aura droit à 50 copies du *Journal* pour \$20.

20 copies \$8.50. 10 copies \$4.50.

Le *Journal d'Agriculture* paraîtra le Mercredi de chaque semaine.

Nous traiterons de gré à gré pour les annonces.

Toutes lettres, etc., devront être adressées *franco* au

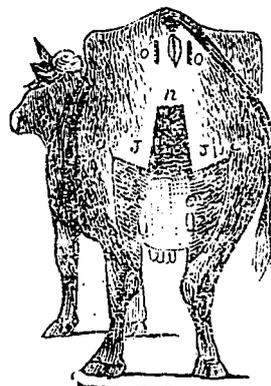
Journal d'Agriculture.

Le "*Journal d'Agriculture*" est imprimé et publié par Camille Lassier dans la maison en briques de H. J. Deherty

TRAITE DES VACHES LAITIÈRES.

(Suite.)

SEPTIÈME CLASSE.—POITEVINES.



Haute taille.

1er ordre.

Les vaches de cette taille et de cet ordre donnent dans leur force de lait, douze pots de lait par jour et le main-

tiennent jus qu'à ce qu'elles soient pleines de huit mois.

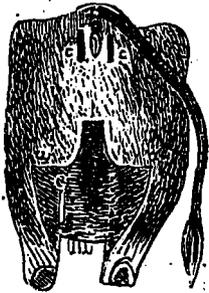
Le premier ordre de cette classe a la peau de l'écusson de la couleur des premiers ordres des classes précédentes, le pis est fin et couvert d'un duvet soyeux dans l'intérieur des cuisses; les pellicules épidermiques qui s'en détachent sont douces et onctueuses au toucher.

L'écusson prend à partir du milieu des quatre trayons, en dedans et en dessus des jarrets, débordé vers le milieu des cuisses aux points *a*, d'où partent deux lignes transversales aboutissant aux points *jj*.

De ces derniers points, une double ligne de poil montant se prolonge et va se terminer carrément en *n*; plus cette portion sera large, plus elle se rapprochera de la vulve; plus elle donnera de lait.

Au-dessus des trayons de derrière, il y a deux ovales marqués *e e* formés par un épi de poil descendant. A droite et à gauche de la vulve sont deux

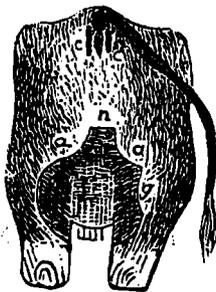
épis fessards de poil montant, marqués des lettres *o o*. Le poil de ces épis est court, fin et très-distinct; sa couleur est plus blanche que celle du poil de l'écusson.



2e ordre.

Ces vaches donnent dix pots de lait par jour et le maintiennent jusqu'à ce qu'elles soient pleines de sept mois.

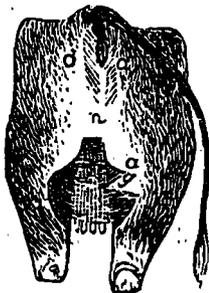
L'écusson est de même forme que celui du premier ordre; il est seulement un peu moins étendu dans toutes ses parties. Il n'y a qu'un épi oralo au dessous du trayon gauche postérieur. Les épis à droite et à gauche de la vulve sont plus longs que dans l'ordre précédent.



3e ordre.

Ces vaches donnent huit pots de lait par jour et le maintiennent jusqu'à ce qu'elles soient pleines de six mois.

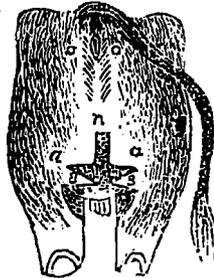
La marque est encore plus resserrée que dans l'ordre précédent; les points *a a* sont plus rapprochés, la ligne *n* est plus éloignée de la vulve; à droite et au-dessous du point *a* se montre une échancrure fournie par le poil descendant et marquée *g*; les épis fessards sont plus longs et plus larges que dans l'ordre précédent.



4e ordre.

Ces vaches donnent six pots de lait par jour et cessent d'en donner lorsqu'elles sont pleines de cinq mois.

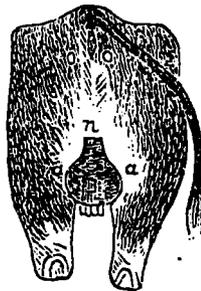
L'écusson est plus resserré et plus rabaisé; les épis fessards à droite et à gauche de la vulve, sont aussi plus longs et plus larges: le poil est plus gros et hérissé; sur la droite de l'écusson apparaît l'épi cuissard marqué *g*.



5e ordre.

Ces vaches donnent cinq pots de lait par jour et cessent d'en donner lorsqu'elles sont pleines de quatre mois.

Le dessin de l'écusson est sensiblement moindre dans ses proportions; les épis fessards et cuissards sont plus larges et plus longs que ceux du quatrième ordre



6e ordre.

Ces vaches donnent trois pots de lait par jour, et cessent d'en donner lorsqu'elles sont pleines de trois mois.

L'écusson est petit et resserré dans toutes ses parties; les épis fessards sont encore plus larges et plus longs.

[A continuer.]

Ceux qui arrosent les plantes avec de l'eau froide, sous le prétexte de les refroidir, se trompent grandement. L'eau froide nuit aux plantes. On doit toujours tirer l'eau d'avance et la laisser réchauffer au soleil avant que d'arroser les racines des plantes. Ce n'est pas la fraîche dont les plantes ont besoin; mais l'humidité. Ceux qui observent, savent que les pluies froides ne font jamais autant de bien que les pluies chaudes.

AVENIR DU CANADA.

Si le Canada doit jamais devenir un pays grand, riche et prospère, ce sera au moyen de l'agriculture. Sans vouloir jeter de discrédit sur les autres professions, on peut dire que l'agriculture est la source principale de toute richesse; et que sans elle, il n'y a ni constance, ni sûreté dans le progrès d'une nation.

Le commerce peut bien vanter ses profits rapides et faciles, les professions libérales leur influence et leur dignité; mais c'est à l'agriculture qu'il faut toujours s'adresser, si on veut trouver une aisance stable et exempte d'inquiétude, cette indépendance, cette liberté qui valent bien plus que les palais argentés des heureux du commerce et les dignités professionnelles.

Au reste on a excessivement tort de croire que l'agriculture soit inférieure, sous le rapport du profit ou de l'honneur, aux autres professions. Si l'agriculture était ce qu'elle doit être dans notre pays, les cultivateurs ne chercheraient pas ailleurs le chemin de la fortune pour eux ou pour leurs enfants. Si l'agriculture était au niveau qui lui convient, on ne verrait pas les classes élevées de la société fuir les occupations de la campagne; car, remarquons-le, ce n'est pas l'agriculture qui déshonore; mais ce sont ceux qui la pratiquent si mal qui l'ont mise à un rang propre à la faire mépriser. Si les cultivateurs, en donnant à leur art tout le soin, l'étude et la réflexion voulues, savaient tirer de lui tous les avantages qu'il est susceptible de produire; si les populations rurales appréciaient mieux les bienfaits de l'instruction et savaient mettre, tout en bannissant le luxe, plus de confort dans leurs résidences et leurs habitudes; si en un mot on donnait à la campagne ce caractère d'aisance, de bonheur, cet aspect attrayant, qui sont restés l'apanage d'autres pays; on verrait les hommes les mieux doués sous le rapport de l'intelligence et de l'éducation, aussi bien que les grands capitalistes, chercher à se faire une demeure et une carrière dans une campagne, où des profits certains leur souriraient, et où ils entreverraient une population, dont les mœurs et les manières conviendraient à leur propre condition.

NOUS NE CALCULONS PAS ASSEZ.

Ce qui nuit le plus au progrès des cultivateurs, c'est le manque de calcul. Nous sommes forcés d'admettre la supériorité des cultivateurs étrangers sur nous. Les canadiens qui vont travailler à l'étranger sont surpris de voir les cultivateurs américains vivre à l'aise, travailler peu et payer de fortes gages à leurs employés : ils reviennent ici avec l'idée qu'il est impossible de faire la même chose ici. Raisonnons un peu sur cette fausse idée.

D'abord il est admis que notre sol est aussi beau, aussi riche que celui des États-Unis : nos produits se vendent aussi facilement ici que là. Comment se fait-il que notre classe agricole soit en général inférieure à celle de nos voisins, sous le rapport du progrès. La raison se trouve dans l'esprit observateur et calculateur qui domine chez nos voisins. Ces cultivateurs américains qui donnent de gros prix aux canadiens, préfèrent moins travailler des bras et plus travailler de la tête.

Ils calculent sans cesse, ils lisent les journaux, s'instruisent, se mettent au courant de tous les progrès nouveaux dans leur branche et en font l'application sur leur ferme. Nous, nous cultivons au hasard, nous ne pensons qu'à travailler rudement, nous pensons que l'instruction est inutile au cultivateur ; nous ne nous rendons jamais compte des progrès qui se font autour de nous ; nous ne cherchons jamais à tenter quelque chose de nouveau : la vieille routine, le préjugé : voilà nos guides. Quand on pense qu'un grand nombre n'ont pas encore consenti à faire l'essai de la graine de trèfle et de mil comme moyens de se procurer de bons paturages, et que nous refusons encore de nous livrer à une foule de procédés, dont l'excellence est à jamais reconnue : tels que culture des légumes, arbres fruitiers etc ; comment peut-on être surpris de l'état, où en est notre agriculture.

Il est vrai que notre population est excessivement laborieuse ; mais d'un autre côté, nous perdons beaucoup de temps. Prenons le samedi pour exemple. Ici à St. Hyacinthe et les environs, on semble considérer que c'est une obligation sacrée de venir au marché. On y vient vendre pour quelques sous, et quand on a rien à vendre, on y vient souvent tout de même. On perd la journée d'un homme, et d'un cheval ;

et malheureusement un grand nombre ne viennent pas à la ville sans y faire des dépenses inutiles. Nous n'exagérons rien en disant qu'il se perd ainsi en moyenne deux cent journées d'hommes et de chevaux par semaine, rien qu'à St. Hyacinthe et dans les environs. Nous n'exagérons rien encore, en estimant ces journées à \$1.00 par jour chacune. Voilà donc \$200 par semaine de perdus : soit plus de dix mille piastres par année et seulement dans un district. Et quand on pense que ce gaspillage se pratique chez un peuple qui a peur de payer une piastre ou un écu par année pour recevoir un journal ; qui refuse d'acheter des instruments agricoles, des animaux améliorés etc., sous le prétexte que ça coûte trop cher, n'est-on pas en droit de dire qu'il y a manque de calcul parmi nous !

Si chaque cultivateur étudiait et raisonnait mieux les détails de son art, il s'apercevrait qu'il perd chaque année sur sa ferme, de quoi s'acheter des instruments aratoires, des grains et animaux améliorés, des engrais etc., et de quoi payer son abonnement à un journal, par dessus le marché. Mais pour bien constater les pertes qu'il fait, il faudrait recourir au calcul. Il faudrait avoir un cahier où seraient entrées les opérations de chaque année, sur chaque morceau de terre, dans chaque département, et en calculant les divers résultats obtenus on pourrait d'année en année améliorer les systèmes en vigueur, ou les changer pour en prendre d'autres plus profitables.

Que chaque cultivateur se fasse donc cette question-ci : Est-ce que je réalise avec ma ferme chaque année, tout le profit possible et n'y aurait-il pas quelque chose de mieux à faire ? Qu'il jette les yeux autour de lui pour voir si d'autres ne font pas mieux que lui ; qu'ils s'adressent à ceux qui l'environnent et qu'il leur demandent de répondre pour lui à cette question.

Si ceux-là lui disent qu'il n'a rien de mieux à faire que de continuer : il peut être sûr qu'il est entouré de routiniers ; car une ferme laisse toujours à désirer aux yeux d'un homme de progrès et d'expérience. Alors qu'il aille au loin visiter un cultivateur de renom : qu'il lui expose sa situation, et si cet homme est digne de sa réputation, il lui donnera quelques conseils nouveaux et ce avec plaisir. Rendu chez lui que notre cultivateur calcule et réfléchisse, et cette amélioration, que vient de lui suggérer ce cultivateur justement célèbre,

suffira pour lui ouvrir la porte du progrès. Car en agriculture comme ailleurs il y a du faux et du vrai : or les vérités sont liées entre elles comme les anneaux d'une chaîne : du moment que vous tenez un de ces anneaux, il vous est facile de continuer à suivre la chaîne jusqu'au bout, pourvu que vous ayez la force suffisante. Eh ! bien cette force le cultivateur la trouvera dans le raisonnement et le calcul ; du moment qu'il possèdera une vérité agricole comme il faut, s'il a l'esprit tant soit peu calculateur, il saisira facilement les autres.

Nous connaissons un cultivateur qui, avant les quatre dernières années, avait toujours persisté à se moquer de ceux qui achetaient de la graine pour semer sur leurs terres, disant que ces dépenses étaient bonnes pour des méchantes terres comme celles de ceux qui lui reprochaient son entêtement, que la sienne était si bonne qu'elle poussait de l'herbe et du foin sans ces folles dépenses là. Enfin il y a quatre ans, il finit par s'apercevoir que les animaux de ses voisins naquaient dans l'herbe et que son parc était de plus en plus pauvre, et que leurs prairies rapportaient régulièrement deux voyages de foin contre un qu'il récoltait dans les siennes. Son préjugé fut vaincu à la suite d'une conversation qu'il eut avec un des Directeurs de la Société d'Agriculture de son comté. La graine de trèfle et de mil fut semée au printemps chez lui comme ailleurs. L'année suivante, encouragé par la belle prairie qu'il eût, il alla à 7 ou 8 lieues de sa paroisse acheter son grain de semence. Une récolte satisfaisante l'encouragea d'avantage, il continua d'amélioration en amélioration : son bétail est tout autre que ce qu'il était auparavant. Ses enfants lui lisent les journaux agricoles. Ce printemps il semait un demi arpent de carotte et betteraves et plantait une belle rangée d'érable devant sa maison, et s'informait à nous l'autre jour pour savoir où s'adresser afin de prendre des mesures à l'automne pour se créer un verger sur un terrain facile à égoutter qu'il a en arrière de sa maison.

Cet homme est devenu un calculateur. Il se prépare un bel avenir pour lui et sa famille.

Ceux qui n'ont pas encore payé leur abonnement, sont priés de le faire sans plus tarder.

TENUE D'UNE TERRE.

« Il y a trente ans j'arrivai dans ce pays, endetté alors de la somme de £40; je louai une terre ruinée dans le Bas-Canada, contenant quatre-vingt-quatre arpents en superficie, au sein d'une population Canadienne-Française, et cela au prix annuel de £15 de loyer. Eh bien ! dans l'espace de vingt-et-un ans, j'ai payé ma première dette, et j'ai pu économiser une somme suffisante pour acheter dans le voisinage une terre bien meilleure que la ferme par moi occupée. Le propriétaire de la terre que j'ai achetée, quoique maître de sa propriété, allait s'appauvrissant toujours jusqu'au point d'être obligé de vendre sa terre, tandis que fermier sur une terre moins productive, tout en payant le prix d'un bail, je me suis rendu capable d'acheter sa terre, comme je viens de le dire. Quelle est donc la raison de cette anomalie ? Le Canadien était plus fort que moi, jouissait comme moi d'une bonne santé et était, comme je l'ai dit, le maître de sa terre. Voici la raison, il ne suivait aucun système; il laissait sa terre s'épuiser; et les mauvaises herbes lui enlever le peu de force et de fertilité qu'elle conservait encore; il laissait souffrir ses troupeaux de la faim; ses engrais, l'or du cultivateur, se perdoit inutilement; tout allait en ruine faute de méthode, mais quand j'eus acheté cette terre et que j'y eus appliqué le système que j'entreprends de décrire, sa fertilité se rétablit champs par champs, jusqu'à ce que le tout fut en bon ordre, au bout de six ans; depuis, la terre n'a fait que s'améliorer par ses seules ressources.

Le système auquel je fais allusion, et qui est bien connu des bons cultivateurs de tous les pays comme la base de toutes les améliorations, est le système des *Assolements*, ou

la rotation des semences.

Deux sortes de raisons militent en faveur des assolements :

1o. Parce que les différentes plantes tirent du sol différentes espèces de nourriture, en sorte qu'une plante peut venir avec abondance dans un sol épuisé par rapport à une autre plante.

2o. Parce que les semences étant variées, la disette sur un certain produit, dans certaines années, n'est pas autant sentie, les autres produits fournissant d'abondants moyens de subsistance sans celui-là.

Cultiver une proportion régulière de toutes les variétés de produits que la providence nous a fournis avec profusion pour notre subsistance, doit être considéré comme le meilleur moyen de prévenir la famine; et quel cultivateur sensé, avec l'exemple du Canada et de l'Irlande, voudra s'en tenir à la culture unique du blé ou de la patate ?

Je vais maintenant expliquer le plan des assolements que, par trente ans d'expérience, j'ai trouvé le plus convenable au sol, au climat et l'état actuel du Bas-Canada, et que je crois généralement applicable aux terres occupées par des Canadiens-Français, et dans cet exposé je ne dirai rien que je n'ai fait moi-même et pratiqué avec succès.

Plan d'Assolements.

Divisez la partie cultivable de la terre, quelle que soit sa grandeur, en six champs aussi égaux que possible, avec une communication directe de l'enclos de la grange à chaque champ, et d'un champ à l'autre, afin que les troupeaux puissent passer de l'un à l'autre à discrétion. Cette division en six champs demandera pour la plupart des terres de nos nouvelles clôtures, et il faut d'abord examiner comment le faire avec la moindre dépense possible.

Je suppose maintenant la terre préparée à recevoir l'application de ce système, et c'est celui que j'ai trouvé le plus convenable pour celui qui n'a pas de capital à appliquer :

1o. Culture des légumes, comme patates, carottes, betteraves, panets (parnips), &c., et dans le cas où la terre ne serait pas assez meuble pour une semaille de ce genre, il faudrait laisser le champ en friche.

2o. Culture du Blé ou de l'Orge.

3o. Culture du foin.

4o. Paturage.

5o. Paturage.

6o. Culture de l'Avoine ou des Pois.

En commençant l'application de ce système, le champ qui sera dans le meilleur état pour recevoir une semence de légumes devra s'appeler...

Le plus propre pour le Blé ou l'Orge	A
Le champ qui est actuellement en foin	B
Les champs en paturage.....	C
Le plus propre pour Avoine ou Pois.....	D & E
.....	F

Chaque champ, pour la première année, doit être destiné aux récoltes ci-dessus mentionnées, et dans la manière maintenant pratiquée par les habitants

du Bas-Canada, excepté pour le champ A. Par cette disposition, ils retireront la première année, dans tous les cas, autant de produits de cinq de leurs champs qu'ils en retirent maintenant.

La culture du champ A et de l'un des produits du No 1 qui se présentent ensemble la première année, doivent être l'objet d'une attention particulière comme étant la clef de tout le système; car la bonne culture de ce champ a pour effet, non-seulement de produire une bonne récolte la première année, mais encore d'améliorer la terre pour les cinq autres années de ce système de rotation des semences.

L'année suivante, les cultures des divers produits seront dans l'ordre suivant :

Le produit	2o	au champ	A
do	3o	do	B
do	4o	do	C
do	5o	do	D
do	6o	do	E
do	1o	do	F

et ainsi de suite, en variant chaque année jusqu'à ce que la septième année, le produit 1o arrive de nouveau au champ A, et alors le tout sera dans un bon état de production, et exempt de mauvaises herbes. Ce système a prouvé son efficacité à améliorer la terre et à détruire les mauvaises herbes.

Maintenant, pour rendre la chose simple et facile à comprendre, je me supposerai obligé de prendre de nouveau une terre ruinée à l'automne de 1870.

La première chose que je ferais, serait de diviser cette terre en six champs par des clôtures capables d'empêcher les animaux de passer d'un champ à l'autre. Et de suite je prendrais pour le champ A celui qui serait le plus propre à produire des légumes ou plantes sarclées; je recueillerais tout l'engrais que je pourrais trouver, soit dans ou hors des bâtisses; j'enlèverais le pavé des écuries, étables, et des soucs, et je prendrais autant que possible de la terre qui se trouve dessous les pavés, car cette terre est l'essence des engrais; une charge de cette terre vaut autant que quatre ou cinq charges de fumier ordinaire. La portion ainsi enlevée doit être remplacée par une égale quantité de terre ordinaire, ou si la chose est possible, on doit la remplacer par de la terre noire, qu'on pourra renouveler au besoin par la suite.

Le fumier et les autres engrais ainsi amassés seraient placés sur le champ A

en Septembre ou au commencement d'Octobre, étendus avec soin et enfouis par un léger sillon. Les engrais aident à la décomposition du chaume et des plantes nuisibles à la surface du sol, et les délivrent de ces plantes, servant à retenir la matière soluble contenue dans ces engrais jusqu'à ce que les suc deviennent nécessaires aux semences des années suivantes. Plus il y aura de variété dans les semences de ce champ, le mieux sera, si la terre est convenable pour elles. Ainsi, ce champ doit approcher en apparence un jardin potager.

Sous les circonstances actuelles du pays, j'attirerai avec force l'attention de tous les agriculteurs sur la culture de la carotte, comme bien adaptée à notre sol et à notre climat.

[A continuer.]

—Un ami nous écrit de Vaudreuil qu'il a eu le plaisir, ces jours-ci, de visiter une superbe fromagerie, établie par Messieurs Antoine Chartier de Lotbinière Harwood, député adjutant de la milice, Robert et Henry Harwood, tous trois cultivateurs de la paroisse de Vaudreuil.

Cette bâtisse, à deux étages, ne fonctionnant que depuis très peu de temps mesure environ cent pieds de longueur sur trente de largeur, et se trouve située à quatre arpents à peu près du village.

Ces Messieurs ont fait l'acquisition de pesés pour le fromage et de deux cents vaches environ, lesquelles trouvent dans l'immense parc qui avoisine cette fromagerie, un des meilleurs pâturages de l'endroit.

Nous avons admiré avec beaucoup de plaisir une table longue de cinquante pieds toute couverte des plus belles meules de fromage, d'un goût exquis et dans un état de propreté qui saute à la vue en entrant dans cette bâtisse.

D'après toutes les commodités et la disposition des différents matériaux une seule femme dont la capacité est bien reconnue, suffit à la confection du fromage.

Nous ne pouvons trop louer ces Messieurs de leur esprit d'entreprise pour l'établissement de cette fromagerie, et nous leur souhaitons tout le succès que méritent tant de nobles efforts pour la prospérité de ce comté.

—Minerve.

LA SECHERESSE DE 1870.

CRISE DU BÉTAIL.

Paris, 17 juin 1870.

Les alarmes du monde agricole s'aggravent de jour en jour à mesure que les récoltes approchent de la maturité sans avoir reçu les pluies nécessaires à leur développement.

Il y a quelques jours, les céréales de printemps eussent pu encore profiter de ces pluies tardives. Aujourd'hui le mal est consommé ; les épis en voie de se former annoncent que les plantes sont au terme de leur croissance. Les céréales donneront, en somme, une récolte médiocre en grain, et au-dessous d'une récolte médiocre en paille.

Les prairies naturelles ont donné à peine un tiers des coupes ordinaires en foin. Les luzernes enracinées depuis plusieurs années ont seules donné une bonne première coupe. Quant aux trèfles et aux sainfoins, ils ont donné des coupes fort chétives.

Les botteraves ont dû être réensemencées dans beaucoup d'endroits, et celles qui ont été semées à nouveau ne lèveront pas, si elles ne reçoivent pas bientôt un peu de pluie.

L'agriculture est donc en ce moment éprouvée par une cruelle disette de fourrages. Nos malheureux paysans vendent une partie de leurs bestiaux et n'en trouvent que des prix dérisoires. Après l'avalissement du prix des laines ils sont à souffrir l'avalissement du prix du bétail sur pied. Lundi, au marché de la Villette, il y avait un apport de près de 4,000 têtes de gros bétail, à une époque où on n'en voit que 2,600 à 2,700.—Il y avait 25,000 moutons à la place de 18,000. Une partie de ces animaux n'a pu trouver d'acheteurs, et ceux qui ont été vendus n'ont obtenu que des prix ruineux pour les vendeurs.

Quant au blé, la hausse considérable dont il est l'objet depuis un mois ne nous paraît pas justifiée par l'état des blés en terre. De toutes les céréales, c'est le blé qui a le moins souffert, du moins dans les terres fortes.

Les nouvelles des contrées à blé s'accordent à dire que, à part le peu d'élévation des tiges, qui ne promet qu'une chétive récolte en paille, les épis se forment bien et promettent un rendement satisfaisant en grain. La récolte, sans être brillante, peut atteindre une petite moyenne ordinaire, et à la veille

d'une telle récolte, les prix actuels sont plus élevés que ne le commande la situation. Nous ne voyons pas sur quoi s'appuient les journaux spéciaux qui annoncent un nouveau surcroît de hausse au moins d'août. Nous pensons, au contraire, que les cours actuels auront de la peine à se maintenir, et, en tout cas, nous n'hésiterions pas à vendre nos blés, si nous en avions, au cours de la halle d'hier à Paris.

Revenons à la pénurie désolante des fourrages. Les conseils abondent à l'adresse des cultivateurs dans les journaux agricoles, pour les tirer de ce cruel embarras. De tous les avis plus ou moins ingénieux émanant d'agriculteurs sérieux et compétents, il m'a paru que le plus sérieux, j'oserais dire le plus décisif est celui que m'a transmis un abonné de la *Gazette des Campagnes* d'après sa propre expérience.

Il conseille de demander à la culture des maïs fourragers, non-seulement une ample provision de nourriture verte pour l'automne, mais, de plus, une véritable récolte de fourrage sec.

Pour obtenir cette providentielle ressource, on coupe les seigles en vort, dès aujourd'hui, on fume les terres, on les ameublait avec le scarificateur et on y sème du maïs très épais. Au mois de septembre, on coupe le maïs vert, au moment où il est sur le point de former ses fleurs et ses grappes. On dispose les tiges coupées en meulons, où la sève fermente d'autant plus activement qu'elle est assez riche en sucre. L'eau de végétation s'évapore peu à peu, et on obtient un fourrage demi-sec quatre fois plus abondant que le foin de la meilleure prairie et aussi nutritif. Le bétail est largement approvisionné jusqu'au mois de mai suivant.

Le maïs, il est vrai, a quelque chance de ne pas lever si la terre ne reçoit pas de pluie pendant le mois qui suit sa mise en terre ; mais il est certes permis d'espérer, qu'après trois mois de sécheresse exceptionnelle, ce bienfait de la pluie ne lui sera pas refusé jusqu'à la fin de l'été.

Dans la culture ordinaire on apprécie bien le maïs comme fourrage vert ; mais ce qui est nouveau pour la presque totalité des cultivateurs, c'est la culture et l'utilisation du maïs fané comme le foin et comme la luzerne. Or, nous pouvons assurer que ce fourrage est une précieuse ressource pour le bétail. Nous pouvons citer pour exemple du parti admirable qu'on en

peut tirer, les métairies de M. le comte d'Auberjon, lauréat de la prime d'honneur de la Haute-Garonne, à Saint-Félix; c'est au moyen des récoltes abondantes de maïs fourrage qu'il a approvisionné ses étables pendant les années où ses luzernes ne couvraient pas encore une partie de ses terres transformées, et même depuis cette transformation, ce fourrage joue encore un rôle heureux dans l'alimentation et le délitage du gros bétail des colons.

Or, les fanes de M. d'Auberjon proviennent de maïs arrivés à maturité, et dont, par conséquent, la sève est épuisée, tandis que les tiges, coupées en vert au moment de la formation de la fleur, fournissent un fourrage très aromatique, succulent, dont le bétail de tout degré se nourrit plantureusement pendant l'hiver, et jusqu'à l'apparition des premiers fourrages frais au printemps suivant.

Nous espérons que cette observation sera accueillie avec intérêt par de nombreux propriétaires cultivateurs, qui s'inquiètent à juste titre des suites de la disette fourragère actuelle.

Nous ne connaissons pas de moyen suivi d'un succès comparable à celui-là, pour peu que les essais en soient faits avec les soins convenables, et que la pluie vienne enfin humecter le sol au moment de leur germination. Nous serions heureux si quelque lecteur de l'Union l'employait comme nous l'avons indiqué, et en tirait le précieux avantage de sauver son bétail tout entier.

Louis HÉRYE.

Le cultivateur peut faire produire à ses vaches des mâles ou des femelles à volonté.

Des observations faites plusieurs fois sur les abeilles et sur les volailles ont conduit à des conclusions scientifiques qui ont été souvent vérifiées par l'expérience.

La première condition, pour réussir, c'est de connaître combien de temps la vache que l'on veut faire saillir a l'habitude de rester en chaleur; alors, si l'on veut obtenir une femelle, on fait saillir la vache aux premiers signes de chaleur; mais si l'on veut obtenir un mâle, on fait saillir la vache à la fin du temps de la chaleur, qui dans les vaches s'étend ordinairement jusqu'à 36 h. Cependant, il y a des vaches qui ne restent que 12 heures et d'autres que 24 heures dans cet état.

F. G.

—Semaine Agricole.

REEMPLIR LES LAMPES CHAQUE MATIN.

Une lampe qui brûle avec très peu d'huile exhale bien plus de gaz nuisible qu'une lampe pleine. Sans compter qu'on est souvent obligé, pour entretenir la lumière, de mettre de l'huile dans la lampe durant le cours de la veillée, et on s'expose ainsi à des accidents sérieux. Chaque femme de ménage devrait voir à ce que chaque matin, ses lampes soient remplies, les mèches *mouchées* et les globes lavés proprement. On réussira par ce moyen à avoir une clarté plus vive, on évitera cette odeur désagréable qui s'exhale d'une lampe mal tenue, ainsi qu'une foule d'accidents. Quelques uns croient que c'est une économie de ne pas tenir les lampes pleines; c'est une erreur; le contraire est la vérité. Plusieurs personnes mettent du sel au fond de leurs lampes et prétendent par ce moyen économiser l'huile: nos lecteurs pourront en tenter l'expérience.

Il n'y a rien qui indique des manières grossières comme l'absence de latrines dans un établissement de campagne; c'est une chose qui est exigée par les convenances, et que chaque cultivateur peut se procurer sans dépense appréciable. Une excellente méthode de construire telles latrines serait la suivante: On érige une maison ordinaire, mais assez élevée sur le sol pour permettre d'introduire une boîte bien étanche au-dessous. Cette boîte est placée sur des lisses et une porte est laissée dans le côté de la maison. Dans le fond de cette boîte on jette quelques pelletées de terre sèche, et ensuite on retire la boîte chaque semaine pour en vider le contenu dans le tas de fumier, et on remet encore de la terre sèche au fond. Par ce moyen on peut garder ses latrines près d'une demeure sans être incommodé.

HAUSSE DE LA FARINE.—D'après les apparences, les céréales vont manquer en Europe, cette année. Cette expectative a fait hausser les prix du blé et de la farine, sur les marchés américains. Une vente de 300,000 minots de blé, pour le marché de France, s'est effectuée sur le marché de New-York l'autre jour, et cela a eu pour effet de gêner le marché de la grande métropole, au point d'élever les prix. Mais

il ne faut pas oublier qu'il y a beaucoup de vieux blé de l'an passé non encore vendu. De plus, en Amérique, les rapports qui nous arrivent des contrées à blé sont favorables, quand à la récolte de cette année. Il ne faut donc pas s'effrayer, et surtout ne pas imiter, ni même laisser faire les boulangers de Sherbrooke, qui nous vendent le pain un chelin actuellement. Ce prix n'est pas en proportion du coût de la farine. S'ils n'en viennent pas à des termes, les citoyens devraient partir ce que l'on appelle une "boulangerie d'Union." Les prix tomberaient vite à leur juste niveau.—Pionnier.

Nous détachons le passage suivant qu'un ami de notre feuille nous adresse de South Bent Indiana en date du 30 juin:

"Nous sommes ici à couper les blés, qui sont très-bons. La récolte est abondante ici. Vous voyez que nous sommes plus avancés aux Etats qu'au Canada, en progrès matériel, j'entends; car en morale on est bien en arrière.

"J'ai cent famille canadienne, dans ma paroisse; cinquante seulement viennent à l'église, les uns sont Presbytériens, Baptistes, méthodistes, et le reste n'est rien; c'est le plus grand nombre. Ils vivent assez à l'aise, en général, quoiqu'un bon nombre soit assez pauvre.

—L'Hon. M. Abbott vient d'importer d'Ecosse huit vaches Ayrshire, deux moutons Leicester et une paire de pores Berkshire, destinés principalement à améliorer la race dans le voisinage de Ste. Anne.

Chaque cultivateur devrait recevoir l'*American Stock Journal*. Le numéro de mai contient comme d'habitude, une grande variété d'informations, écrites par les hommes les plus pratiques de la contrée où il se publie. Si les cultivateurs avaient plus de soin de leurs troupeaux, on entendrait bien moins de plaintes concernant le bas prix des grains. Nous invitons en conséquence tous nos lecteurs à faire demander un No. *specimen gratis* ou à envoyer 90 centins pour leur abonnement de l'année.

Adressez:

N. P. BOYER & CO.,
Parkesburg, Pa.

**Le Concours Provincial
AGRICOLE et INDUSTRIEL
POUR 1870**

Ouvert au monde entier!
Aura lieu en la Cité de Montréal
MARDI, MERCREDI, JEUDI ET VENDREDI
13, 14, 15 ET 16 SEPTEMBRE
SUR LE TERRAIN, AVENUE MONT-ROYAL
Près de Mile-End.
Prix offerts \$12,000 à \$15,000

Pour la liste des prix et les blancs d'entrée dans les deux départements, s'adresser au Secrétaire du Conseil d'Agriculture, No. 615, rue Craig, à Montréal, ou aux Secrétaires des Sociétés d'Agriculture de Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées dans le département Agricole doivent nécessairement être faites le ou avant Samedi, le 27 AOÛT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à Samedi, le 3 Septembre, ainsi que pour les objets du département Industriel.

N.B.—Messieurs les concurrents voudront bien faire leurs entrées aux dates spécifiées ci-haut, après lesquelles le Secrétaire les refusera infailliblement; cet ordre étant nécessaire pour terminer les bâtisses et autres préparatifs de l'Exposition.

Des arrangements seront faits avec les principales lignes de Chemin de Fer et de Navigation, pour rapporter, FRASCO, à destination, tout objet ou animal exposé qui n'aura pas été vendu.

Pour plus amples informations, s'adresser au soussigné, Secrétaire du Conseil d'Agriculture de la Province de Québec.

GEORGES LACLERE,
Secrétaire C.A.P.Q.

Montréal, 14 juin 1870.

**FAUCHEUSE ET MOISSONNEUSE,
BUCKEYE No. 2.**

Mr. M. Beauchemin a l'honneur d'informer les cultivateurs qu'il a une grande quantité de ses Machines à vendre à meilleure condition que partout ailleurs, il ose espérer que par le bon marché et la supériorité de ses machines attirer leur encouragement.

M. O. Chalifoux, facteur de Moulins à Battre, agent pour St. Hyacinthe

* M. St. Jacques, Marchand, agent pour St. Hilaire.

M. Chalifoux est agent pour les

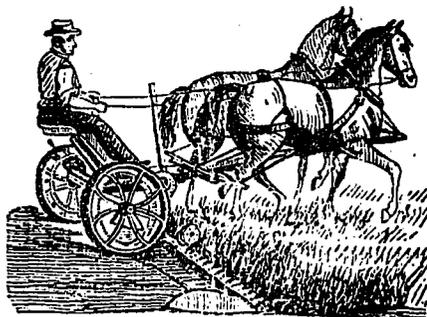
**FAUCHEUSES EAGLE
DIE**

M. MOODY,

De Terrebonne.

22 juin 1870.

**FAUCHEUSE ET MOISSONNEUSE,
LA CANADIENNE.**



C'est un grand avantage pour tous les cultivateurs de trouver chez eux tous les instruments dont ils peuvent avoir besoin sans recourir à l'étranger.

MM. FRECHETTE ET FRÈRE, de St. Césaire offrent en vente la Faucheuse et Moissonneuse LA CANADIENNE qu'ils fabriquent à leur établissement à St. Césaire, sur un plan tout nouveau et combinant toutes les plus récentes améliorations, possibles. Ses avantages sont supérieurs à toute autre machine offerte en vente de nos jours.

LA CANADIENNE travaille sur n'importe quel terrain, elle évite les roches sans arrêter, et elle fauche un arpent à l'heure.

LA CANADIENNE est pourvue d'une invention qui met le grain fauché en ondain de sorte que les chevaux ne passent pas dessus ce qui épargne beaucoup de grain, au moins dix par cent.

MM. FRECHETTE ET FRÈRE offrent aussi en vente des Moulins à Battre, améliorés et garantis supérieurs. Rateaux à cheval de la dernière et de la meilleure qualité. De plus une foule d'autres instruments antérieurs de tous genres et autres objets en fonte trop longs à énumérer.

Que les cultivateurs de ce District et autres visitent notre établissement avant d'aller ailleurs, et ils seront satisfaits.

Encourageons l'Industrie locale.

St. Césaire, 25 Mai 1870



RUCHES A VENDRE

PAR
MR. THOMAS VALIQUET, DE ST. HILAIRE.

Les personnes désireuses de se livrer à l'industrie si lucrative de la culture des Abeilles trouveront, en s'adressant au soussigné, des Ruches de différents modèles et de constructions variant suivant le goût ou les connaissances apicoles de l'acheteur.

Les cultivateurs pourront obtenir 13 Ruches améliorées, pour le prix de 4 boîtes de miel chaque et auront de M Valiquet tous les renseignements possibles pour se servir de ce nouveau et avantageux système de Ruches. On est prié de se hâter, vu les précautions à prendre dès cette saison.

S'adresser à la Station St Hilaire ou au Dépôt d'instruments agricoles de Wm. Evans, marché Ste Anne, pour tout ce qui regarde l'achat de ces Ruches.

TH. VALIQUET,
Apiculteur.

Station St Hilaire, 8 octobre 1869.

Livres de Récompenses.

Dé tous formats et de tous prix. Editions Canadiennes à bas prix pour Livres de Récompenses

NOUVELLE TAPISSERIE,

200 patrons divers chez

M. A. KEROACK.

St. Hyacinthe, 1er juillet 1870.

Terre a Vendre.

Une terre située dans le deuxième Rang de Stukely Nord, à 3 milles de l'Eglise de N.-D. de Bonsecours et à 3 milles du village de Lawrenceville, de 4 1/2 arpents sur 28. 100 arpents en bon état de culture avec bâtisses et maison confortables le reste de la terre est de bon bois, comprenant une sucrerie de 300 érabes.

De plus l'acquéreur pourra aussi se procurer 10 bonnes vaches, 20 moutons et autres animaux de ferme que le soussigné vendra à bon marché.

Conditions faciles et libérales.

Pour plus de détails s'adresser au Dr. Fréreau, à Lawrenceville, ou au propriétaire soussigné à l'Ange-Gardien au dépôt de St. George.

ONESIME BOISVERT.

Canrobert, 28 juin 1870.

DEMENAGEMENT.

Exchange Hotel,

TENU PAR

MICHEL CUERTIN,

Coin des rues St. Antoine et St. Simon, en face du magasin de Mr. N. A. Boivin.

**Place du Marché,
St. Hyacinthe.**

Le propriétaire de cet hotel, en déménageant au coin de la place du marché a saisi cette occasion pour renouveler complètement l'aménagement de sa maison et en faire un hôtel de première classe.

Les voyageurs trouveront à cet établissement tout le confort désirable: Bonne table, Liqueurs excellentes, Repas à toute heure.

PRIX TRÈS MODERES.

18 mai 1870.

**ACHETEZ
LA MEILLEURE !!**

**LA FAUCHEUSE ET MOISSONNEUSE
A RATEAU,
MANUFACTURÉE PAR
G. M. Cosselt & Frere,
DE SMITH FALLS, ONT.**

Cette Machine a obtenu le succès
le plus complet partout
où elle a été
montrée.

*Sa légèreté extraordinaire de tir,
la simplicité de sa cons-
truction et sa
faucille ployée en double*

en font la plus parfaite des
MACHINES A FAUCHER

Actuellement en usage.
Pour les circulaires descriptives
Adressez-vous à

J. C. MAYNARD,
Agent à St. Hyacinthe.

15 Juin 1870.

PROVINCE DE QUÉBEC.
CHAMBRE DU PARLEMENT.

BILLS PRIVÉS.

LES personnes qui se proposent de s'adresser à la Législature de la Province de Québec pour obtenir la passation de **BILLS PRIVÉS** ou **LOCAUX**, portant concession de privilèges exclusifs ou de pouvoirs de Corporation pour les fins commerciales ou autres, ou ayant pour but de régler des arpentages ou définir des limites, ou de frayer toute chose qui aurait l'effet de compromettre les droits d'autres parties, sont par les présentes notifiées que, par les règles du Conseil Législatif et de l'Assemblée Législative respectivement (lesquelles règles sont publiées au long dans la "Gazette Officielle de Québec"), elles sont requises d'en donner **DEUX MOIS D'AVIS** (spécifiant clairement et distinctement la nature et l'objet de la dite demande), dans la "Gazette Officielle de Québec" en anglais et en français, et aussi dans un journal anglais et dans un journal français publiés dans le district concerné, et de remplir les formalités qui y sont mentionnées. Le premier et le dernier de tels avis devant être envoyés au Bureau des Bills Privés de chaque Chambre.

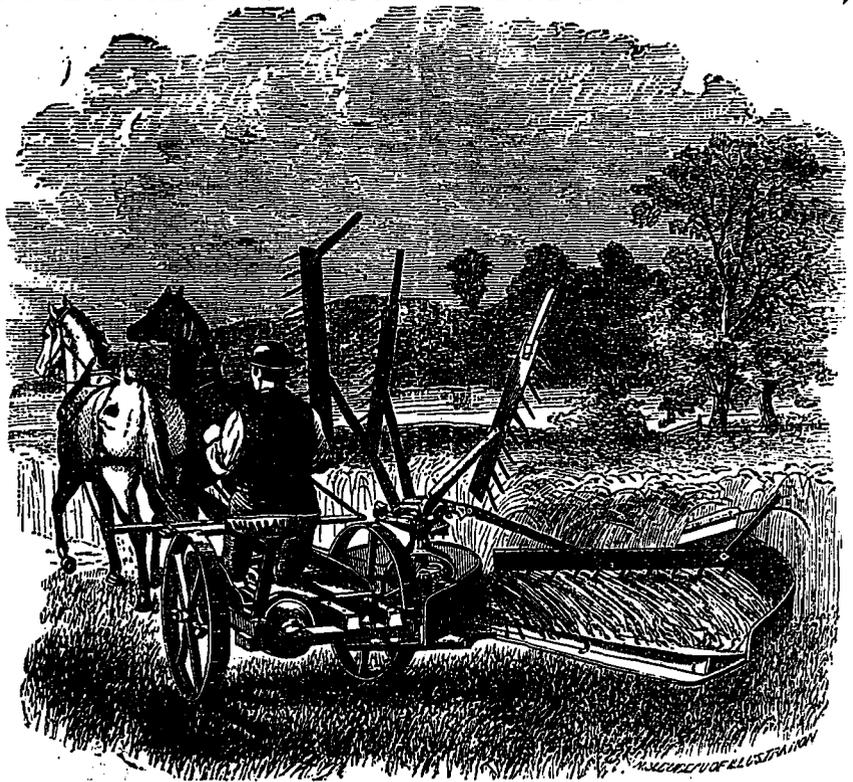
Toutes pétitions pour Bills Privés doivent être présentées dans les "trois premières semaines" de la session.

BOUCHER DE BOUCHERVILLE,
Greffier du Con. Lég.
G. M. MUIR,
Greffier de l'Ass. Lég.
Québec, 4 juillet 1870.

AVIS AUX CULTIVATEURS,

L'économie c'est la Fortune du cultivateur !!

Et si l'on veut économiser pour les travaux des foins et des récoltes en général qu'on achète une
FAUCHEUSE ET MOISSONNEUSE,



(Dite "BUCKEYE.")

MANUFACTURÉE PAR MM. FROST & WOOD, DONT MM. A. MAYNARD & CIE., DE ST. HYACINTHE, sont les agents.

La "BUCKEYE" manufacturée par MM. Frost & Wood, est la seule machine qui combine toutes les améliorations les plus récentes. Tout le monde connaît sa solidité et sa durée, et partout elle a été reconnue comme étant ce qu'il y avait de meilleur et de plus parfait comme œuvre d'art et comme bonne faucheuse.

Depuis cinq ans, plus de huit cent de ces machines ont été vendues dans le Bas-Canada, dont plusieurs (au-dessus de cent) dans les environs de St. Hyacinthe.

La "Buckeye" a toujours donné pleine et entière satisfaction et est la seule machine de la Province de Québec.

La "Buckeye" Frost & Wood est légère de tir, fauche dans toutes les raies et s'adapte à toutes les ondulations du terrain, même le terrain rocheux, elle est garantie pour faucher une arpent à l'heure sans fatiguer les chevaux.

Tous ceux qui ont eu l'occasion de s'en servir depuis 5 ans, s'en déclarent maintenant satisfaits, tel que l'on verra par les certificats des personnes qui en ont fait l'acquisition de Mr. ANTOINE MAYNARD.

Les Faucheuses et Moissonneuses de MM. FROST & WOOD peuvent être examinées et sont en vente chez

A. MAYNARD & CO.
AGENTS.

Place du Marché, St. Hyacinthe.

20 mai 1870. — 3 m. — 1350.

AVIS AUX CULTIVATEURS.

Si vous voulez ménager vos chevaux achetez la

**FAUCHEUSE
BUCKEY No. 2 Améliorée,**

Manufacturée par la
COMPAGNIE DE MOULINS DE COATICOOK,
Dont N. A. BOIVIN, est agent.

C'est franchement la plus légère de TIR qui soit faite, elle est garantie pour faucher une arpent à l'heure sans fatiguer les chevaux. Elle est remarquable par le fini et la simplicité. Un examen de cette faucheuse est respectueusement sollicité de toute personne qui a intention d'acheter.

N. A. BOIVIN,
Agent.

St. Hyacinthe, 11 juin 1870.

Albert Lere
 d'annonces